

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

(Payable d'avance.)

Table with subscription rates: Abonnement au Journal semi-hebdomadaire, Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Scientifique, Aux deux publications réunies.

Table with advertising rates: PRIX DES ANNONCES, Six lignes et au-dessous, première insertion, Dix lignes et au-dessous, première insertion, Au-dessus par lignes, Toute insertion subséquente.

Education.

Industrie.

Progress.

ÉCRITS POPULAIRES DE FRANKLIN.

LA SCIENCE DU BONHOMME RICHARD.

(Suite.)

C'est en assez, mes amis, sur le travail et sur l'attention que l'on doit donner à ses propres affaires; mais après cela nous devons avoir encore de l'économie, si nous voulons assurer le succès de notre travail.

Renoncez donc à vos folies dispendieuses, et vous aurez moins à vous plaindre de la dureté des temps, de la pesanteur des impôts et des charges de vos maisons.

Vous voilà tous rassemblés ici pour une vente de curiosités et de brimborions précieux. Vous appelez cela des biens; mais, si vous n'y prenez garde, il en résultera des maux pour quelques-uns de vous.

de bons marchés. C'est une folie d'employer son argent à acheter un repentir. C'est cependant une folie que l'on fait tous les jours dans les ventes, faute de songer à l'almanach.

Les sages, dit-il, s'instruisent par les malheurs d'autrui; les fous deviennent rarement plus sages par leur propre malheur. Je sais tel qui pour orner ses épaules a fait jeûner son ventre, et a presque réduit sa famille à se passer de pain.

Les enfants et les fous, comme le dit très bien le bonhomme Richard, imaginent que vingt francs et vingt ans ne peuvent finir. Mais à force de toujours prendre à la hache, sans y rien mettre, on vient bientôt à trouver le fond; et alors, comme dit le bonhomme Richard, quand le puits est sec, on connaît la valeur de l'eau.

Le bonhomme Richard, à propos de ce que je disais d'abord, nous prévient prudemment que l'orgueil de la parole est une vraie malédiction. Avant de consulter votre fantaisie, consultez votre bourse.

Il faut bien passer quelque chose à une pauvre veuve qui ne cherche qu'à se distraire un peu! Mes chevaux pourraient être moins beaux, c'est vrai; mes voyages aux eaux, c'est ma santé qui les exige; j'aime à donner à dîner, c'est là mon seul plaisir; quant à ceux que vous appelez des parasites, M. Gonet, le mot est mal choisi, car ce sont mes amis.

—Mes enfants, monsieur! Eh bien! à ma mort ils jouiront de ce que je leur laisserai de ma fortune; je ne vois pas la nécessité de se priver du nécessaire pour enrichir des ingrats.

mépris. L'orgueil déjeune avec l'abondance, dîne avec la pauvreté, et soupe avec la honte. Que revient-il, après tout, de cette vanité de paraître, pour laquelle on a tant de risque à courir et de peine à endurer? Elle ne peut ni conserver la santé, ni adoucir les maux, ni augmenter le mérite personnel; au contraire, elle fait naître l'envie, et précipite la ruine des fortunes.

(A continuer.)

LES CHUTES DU NIAGARA.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DU COURRIER DES ÉTATS-UNIS.

II.

Le touriste à New-York.—Troy et Albany.—La rivière Hudson: richesse de ses rives.—Les steamboats Troy et Empire.—Départ de Troy.—Beauté du paysage.—La Mohawk Vallée: sa beauté et sa fertilité.—La rivière Mohawk.—Le canal Erie et ses bateaux.—Général du peuple américain.—Little Falls et la Suisse.—Villes, villages et sites traversés par le rail-road.—Auburn et la prison d'État.—Cayuga Lake et son pont gigantesque.—Rockster et les caractères de la rivière Genesey.—Arrivée à Buffalo, etc.

Eagle-Hotel, 5 juin 1846.

Ainsi que je l'ai mentionné dans ma dernière lettre, New-York est et sera toujours le foyer obligé où viendront en tous temps converger les voyageurs du Sud et du Sud-Ouest qui se donnent, chaque été, les plaisirs de la villeggiatura septentrionale.

En quittant New-York, je dirai au touriste amateur dont les mouvements ne sont dirigés que par le plaisir: prenez, sans hésiter, le bateau à vapeur qui fait le trajet de jour sur l'Hudson, et donnez votre préférence à la route de Troy. Le voyage de nuit étant toujours préféré par le marchand, le commis, ou l'ouvrier, qui, en Amérique, ne peut se résoudre à "perdre un jour," (d'après la maxime vulgaire time is money, le temps c'est de l'argent), il résulte de là que les bateaux de nuit sont toujours encombrés, pendant l'été surtout, d'une foule dont la gêne et l'importunité ne peut être appréciée que par celui qui en a été au moins une fois la victime.

Oh! c'en est trop! exclama madame d'Harleville, dès que maître Gonet fut parti, il faut que toutes ces ennuyeuses sermons aient en teinte. Louise avait raison, je dois avant tout me délivrer des frondeurs, et pour couper court, je marie Blanche au premier venu qui se présentera; j'obtiens le plus tôt possible du ministre pour Gontrand, une lieutenantance dans un régiment d'Afrique, et puis nous verrons!

XVIII.

COMME QUOI M. SÉRAPHIN N'ÉTAIT POINT UN ANGE DE DISCRÉTION.

Un œil exercé à sonder les replis du cœur humain se serait aperçu, sans peine, que les regards du jeune d'Harleville brillaient d'un éclat inaccoutumé à l'aspect d'Euphrasie, et que celle-ci rougissait au bruit des pas et au son de la voix de Gontrand; mais aussi l'émotion de deux jeunes gens, dont l'esprit était profondément imbu des principes de sagesse qui leur avaient été inculqués dès leur enfance, se décelait avec tant de candeur et de simplicité, qu'on les eût volontiers absous de leur amour, comme on leur eût pardonné les serments que déjà ils avaient échangés entre eux.

Prenez toujours votre passage sur l'un des deux magnifiques palais flottants, le Troy ou l'Empire, qui font le trajet régulier du jour et de la nuit entre New-York et Troy, soit que vous préférerez passer par cette dernière ville, soit que vous soyez contraint de séjourner à Albany, car les bateaux de Troy touchent à Albany, en allant et en revenant. Il n'est guère possible de jouir d'une meilleure table (à la franco-américaine) et d'avoir de plus confortable salons, que celles du steamboat Empire, le bateau de nuit; et l'on ne peut que répéter le même éloge à l'égard du Troy, le bateau de jour. La magnificence de leurs immenses salons peut-être surpassée par ce petit Versailles flottant qu'on nomme Oregon, et qui fait le trajet de New-York à Boston, mais non pas l'excellence de leur cuisine, l'extrême propreté du service, le zèle des domestiques, et surtout l'attention obligeante de leurs gentlemanly capitaines.

Suit que vous arriviez à Troy le soir ou le matin, arrêtez-vous au Troy-House. Mais croyez-moi, ne quittez point Troy le soir, ni même Albany, pour passer votre première nuit en milway. Au nom de toutes les divinités champêtres qui vous attendent aux Chutes, ne commettez point cette espèce de profanation, si vous voyagez pour votre plaisir; car de Troy à Syracuse, qui gît à moitié chemin environ, vous perdriez sans retour le riche coup-d'œil que présente partout la féconde et magnifique Mohawk-Vallée, véritable Tempé américaine, autre Arcadie Péloponésienne, que le rail-road traverse dans toute sa vaste longueur, en écartant le fameux Canal Erie, cette autre merveille digne des plus glorieux jours de Rome et de l'Égypte, et qui, comme un immense ruban de cristal, unit l'Océan Atlantique aux Montagnes Rocheuses, à travers les grands lacs déjà mentionnés.

Déjà la cloche du dépôt à sonné son premier appel. Tout est en mouvement aux environs. Prenez toujours votre ticket avant de vous rendre aux chars; et afin de ne plus vous en occuper aux différents dépôts de la route, prenez-le pour la route entière, jusqu'à Buffalo, ce qui ne vous empêchera pas de vous arrêter en chemin, aussi longtemps que vous voudrez, les mêmes billets servant pour toute la saison. De Troy à Buffalo, la distance est de 550 milles; on la parcourt en trente-six heures seulement; et le prix du passage entier n'est que de onze dollars!

En quittant Troy (ou Albany) gardez-vous bien de céder aux impressions de cette monotone torpeur qu'après un copieux déjeuner le monotone grognement des chars produit presque toujours sur le cerveau. Tenez vos yeux ouverts, car vous allez traverser une longue série de plus riches paysages de l'état de New-York, après ceux de l'Hudson. Tantôt, comme en sortant de Troy, vous passerez au fond d'un verdoyant vallon, bordé de collines capricieusement échevillées, et dont les crêtes ondulantes, en et là couronnées de bouquets d'arbres isolés, ou d'ombreuses forêts, se dessinent sur l'azur du ciel en festons immobiles. Tantôt, comme aux environs d'Albany, c'est à travers une plaine sablonneuse, couverte de bruyères jaunâtres, de buissons épineux, de pins rabougris, de cèdres nains et de genévriers odorans. Plus loin, comme

Le gognard avait été un des premiers à deviner la passion que sa fille avait inspirée au fils de son colonel; cette révélation l'avait attristé: "Monsieur Gontrand, se disait-il, sera riche un jour, si madame d'Harleville ne consume pas tout le saint frusquin. Il est noble par-dessus le marché. Euphrasie est un beau brin de fille, c'est vrai, mais si sa physique elle n'a pas de noblesse, en revanche elle n'a pas le sou au moral. L'affaire ne peut donc s'arranger quoique français et très-français l'un et l'autre."

—Ce doit être ainsi, Séraphin; mais expliquez-moi plus catégoriquement, afin que je puisse te donner mon avis sur la chose qui t'amène. —Je vais vous le dire sans barguigner. Vous savez que j'aime depuis longtemps mademoiselle Louise, la femme de chambre de madame? —Je l'ignorais complètement; n'importe, va ton train et presse le pas de la narration. —Oui, j'en aime à en perdre la boire et le manger, mais compter l'esprit.

au-delà de Schenectady, ce sont des prairies verdoyantes, semées de clair taillis, arrosées de limpides ruisseaux, diaprés de mille myriades de fleurs, où paissent de nombreux troupeaux, où voltigent et gazouillent des milliers d'oiseaux, où des légions de papillons, d'abeilles et d'insectes de tous genres, butinent, de corolle en corolle, un délicieux nectar. Ou bien encore, ce sont des côtesaux parsemés de maisonnettes ombra-gées d'arbres de toutes sortes, de fermes entourées de beaux jardins potagers, d'abondans vergers, et d'immenses enclos richement ensemencés de céréales et autres produits agricoles. Bientôt vous entrez dans la fertile vallée de Mokawk, ainsi nommée de la jolie rivière qui la parcourt, et l'exubérante végétation qui se développe partout autour de vous proclame, tout le long du chemin, la fécondité vraiment canadienne du sol. A mesure que le convoi plonge au sein de ces immenses champs de blé qui bordent la route, toutes les variétés que peut produire la combinaison des diverses scènes que je viens d'esquisser se reproduisent à la contemplation du voyageur. La rivière, de son côté, vient encore relever la beauté naturelle de cette route délicieuse par les capricieux circuits de ses eaux limpides. Tantôt il faut la franchir sur un pont sonore; tantôt le convoi la côtoie en suivant ses bords échevillés; d'autres fois on la perd de vue: elle s'en va faire un long détour, à travers les saules, les chênes et les érables blancs qui gissent dans ses environs, pour repaître à quelques milles plus loin, jusqu'à ce qu'on la perde enfin de vue pour ne plus la revoir. Quand ce n'est point la Mokawk dont les eaux silencieuses viennent ainsi rafraîchir la vue du voyageur, c'est le Canal Erie, dont nous avons déjà parlé. De même que la rivière, il paraît et disparaît alternativement, mais il est rare qu'on le voie sans quelques-uns des milliers de bateaux de transports qui en sillonnent sans cesse les paisibles eaux, depuis avril jusqu'en novembre. Après un bateau chargé d'émigrants européens pour l'Ouest, vient un bateau, puis deux, puis dix, à la suite les uns des autres, et comblés des mille marchandises diverses dont les habitants de l'intérieur vont s'approvisionner deux fois par an (au printemps et à l'automne), à New-York ou à Boston. Pendant que ceux-ci remontent vers les lacs, d'autres descendent, en lignes aussi serrées, chargés de grains, de bétail, de farines, de bois, de planches et autres produits de l'intérieur. C'est en roulant au milieu de ces scènes variées et de ces sites pittoresques, que le voyageur observe tour à tour des fermes en plein rapport, des villages naissants, et des cités populeuses; là ou, il y a une trentaine d'années à peine, on ne voyait que des forêts impénétrables peuplées d'animaux sauvages, ou d'Indiens plus sauvages encore! car c'est ainsi et disons-le à la louange de ce peuple sans pareil dans l'hémisphère pour son intelligente activité, c'est ainsi que le génie américain marche vers l'avenir—toujours à pas de géant!

D'abord on s'arrête à Schenectady, ancienne fondation des Hollandais, qui furent les premiers colonisateurs de New-York. Bientôt on traverse la gorge si romantique et si pittoresque des

C'est malsain, Séraphin. Il faut aimer raisonnablement les femmes, en général, et modérément la sienne en particulier. Mademoiselle Louise, si je ne me trompe, est une parisienne maligne comme une bélette.

—C'est vrai, monsieur Bourguignon; mais vous savez que l'amour est comme un aveugle qui a perdu son bâton: il ne sait plus où donner de la tête.

—La comparaison est irréprochable; continue mon vieux.

—Eh bien! monsieur Bourguignon, la jalouse me ronge le sang. —Mauvaise infirmité, fit le gognard en lançant une bouffée de fumée. Tu es donc des soupçons plus ou moins équivoques sur la fidélité de mademoiselle Louise? ajouta le gognard. —Si j'en ai! mais des plus conditionnés. —Et quels sont les diis soupçons soupçonnés? —Oh! vous allez voir. Imaginez-vous, monsieur Bourguignon, que, dans le nombre des bourgeois qui viennent passer des semaines entières au château, j'en avais remarqué un qui parlait à Louise plus souvent qu'à son tour. D'abord, j'ai cru qu'il venait pour madame. —Halte à la tête! interrompit brusquement le gognard. Prends garde, Séraphin, de tenir ici des propos incohérents sur la conduite de la mistress; ça pourrait devenir peu avantageux pour toi. Il ne faut jamais dire de mal de ceux dont nous mangeons le pain. Je ne te dis que cela, parce que voilà la chose. —Mon Dieu! monsieur Bourguignon, je ne dis de mal de personne. Les paroles que je viens de lâcher se répètent à haute voix dans le château, et je ne pense pas. —Possible! interrompit encore le gognard, mais ces paroles-là ne doivent pas se prononcer

FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

LE DERNIER DES GROGNARDS,

La Comtesse d'Harleville

ET LE MARGUILLIER.

(Suite.) XVII.

UNE MÈRE COMME IL Y EN A QUELQUES-UNES.

La comtesse reprit peu à peu sa sérénité habituelle, et les fêtes se succédèrent au château de Menacey plus brillantes que jamais. Vainement maître Gonet essaya de prouver à madame d'Harleville qu'elle achevait de se ruiner; celle-ci ne lui répondit qu'en riant aux éclats. —Mais vos enfants, madame? objectait le tabellion d'une voix grave et lorsqu'il était poussé à bout. —Mes enfants, monsieur! Eh bien! à ma mort ils jouiront de ce que je leur laisserai de ma fortune; je ne vois pas la nécessité de se priver du nécessaire pour enrichir des ingrats.